

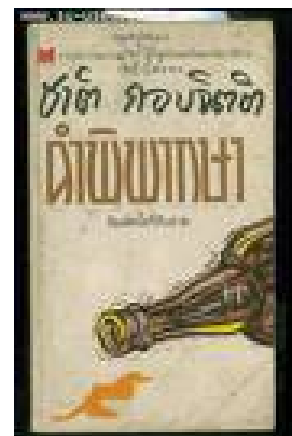
la chute de fak

CHART KORBJITTI

TRADUIT DU THAI PAR MARCEL BARANG

NO EBOOK FOR SALE

© EDITIONS DU SEUIL pour l'édition française
© CHART KORBJITTI pour l'édition originale
Titre original : *Kampipaksa*, 1981



La souffrance ordinaire que l'homme inflige et subit
continuellement en temps normal

Ceci est l'histoire d'un jeune homme qui a pris pour femme une veuve qui n'avait pas toute sa raison. (L'histoire se serait sans doute terminée là si la veuve n'avait été la femme de son père.) Et par le plus grand des hasards cette histoire est arrivée au sein d'une petite communauté rurale, si bien qu'elle est devenue un scandale énorme qui a ébranlé la morale de presque tout le monde dans le village, chacun y allant de ses commentaires et jugements en fonction de l'opinion qu'il s'était fait sur cette relation contre-nature.

La rumeur a couru que, pas même un mois après que son père était mort, le Fak avait pris sa belle-mère pour femme. Certains ajoutaient que ces deux-là avaient fait porter les cornes au vieux Foo avant même que son corps ne soit mis en bière... Voyez donc la Somsong, comme elle a forci, et le Fak, lui, maigre comme un hareng saur. Etc.

L'origine de la rumeur était la jeune Lamaï, la vendeuse de cacahouètes bouillis à la fête du douzième mois lunaire, qui célébrait aussi le soixantième anniversaire du Révérend Père abbé de la pagode. Le matin, les villageois avaient gagné des mérites en faisant des offrandes aux bonzes, et dans la soirée, les plus fidèles avaient organisé toutes sortes de divertissements pour la plus grande joie de la communauté.

Ce soir-là, pendant la représentation de *likeé**, les villageois assis ou debout se pressaient devant l'estrade au point de déborder de sous le chapiteau. Des ampoules multicolores illuminaient le devant de la scène. Le jeune premier chantait et dansait à tour de rôle ; son costume brillait et lançait des éclairs d'argent et d'or au moindre mouvement. Le décor derrière lui représentait l'intérieur d'une salle de trône vue en perspective, si bien que l'œil des spectateurs s'y perdait et pénétrait d'emblée dans le palais et les splendeurs de l'histoire.

La jeune Lamaï vendait des cacahouètes bouillies sur un côté de l'estrade, une lampe à pétrole et le plateau de cacahouètes posés sur une petite table devant elle. Des jeunes gens allaient et venaient pour acheter des cacahouètes ou se tenaient debout alentour, à déguster tant les cacahouètes que la jeune vendeuse, qui donnait à chacun d'eux pareillement l'espoir de déguster quelque chose de plus un jour.

Alors que Fak passait devant elle en compagnie de sa belle-mère (la veuve), la jeune Lamaï l'interpella comme il est d'usage entre gens qui se connaissent depuis toujours. À ce moment-là, deux ou trois jeunes gens mâchonnaient leurs cacahouètes près de la table.

« Fak, achète-moi des cacahouètes », dit la jeune vendeuse tout en lui faisant un doux sourire.

« J'ai déjà mangé. » Fak ralentit et s'arrêta, souriant aussi.

« Allons, une ou deux poignées de cacahouètes juste pour le plaisir de grignoter, c'est pas ça qui va te faire péter la sous-ventrière. Si tu veux pas me les acheter, je te les donne, tiens. » La jeune vendeuse Lamaï n'arrêtait pas de le taquiner, mais la veuve Somsong ne trouvait pas cela drôle du tout. Elle avait l'air clairement possessive envers Fak. L'œil furibond, elle apostropha la jeune vendeuse : « Laisse mon homme tranquille, toi. » Le sang monta à la tête de la jeune Lamaï, qui répliqua par une

* Opéra populaire itinérant

salve de gros mots. On en serait venu aux mains devant la lampe à pétrole si Fak n'avait entraîné la veuve Somsong, la jeune vendeuse criant dans leur dos : « Ah ben, mes cacahouètes, le Fak il en veut pas. Si ça se trouve, tout seul il est pas capable de te la bourrer, ta cacahouète aux lèvres béantes. »

De ce soir-là donc date l'annonce que beau-fils et belle-mère étaient devenus mari et femme, annonce sortie de la bouche même de la veuve Somsong et relayée par la jeune Lamaï ivre de colère. Comme par hasard, ce mois était le douzième mois lunaire où personne ne songe à se marier vu que seuls les chiens sont en chaleur. Aussi la jeune Lamaï ne manqua-t-elle pas de rappeler le fait pour faire bonne mesure.

La fête à la pagode était passée depuis plusieurs jours et le divertissement de l'œil avait cessé mais le divertissement de la bouche ne faisait que commencer et il semblait devoir être de plus en plus croustillant d'un jour sur l'autre et ne pas prendre fin de si tôt...

La pagode était au centre des activités du village. Quand un enfant naissait on le portait à la pagode pour que le Révérend Père lui trouve un nom propice et conforme à la date de sa naissance. Quant un fils ou un petit-fils était en âge de devenir novice, c'est à la pagode qu'on le faisait ordonner et qu'il venait résider. Bien entendu quand quelqu'un mourait c'est à la pagode qu'on apportait le corps pour l'incinérer. Pour quiconque voulait faire des rencontres, c'est à la pagode qu'il fallait se rendre. C'est à la pagode que le chef de village réunissait les villageois, que les officiels du district venaient établir les cartes d'identité individuelles, et les services sanitaires inoculer contre les épidémies. Les vieux allaient à la pagode faire leurs dévotions et les policiers à la poursuite de malfaiteurs s'arrêtaient à la pagode pour prendre des renseignements. Individuellement et collectivement, tout le monde dépendait de la pagode.

Fak lui-même avait sa cabane dans l'enceinte de la pagode, à

l'écart des bâtiments du culte. Si bien que certains, quand ils venaient à la pagode, ouvraient grands leurs yeux et leurs oreilles dans l'espoir d'en apprendre un peu plus sur cette scabreuse affaire entre Fak et sa belle-mère. Parfois ils en repartaient avec des éléments nouveaux.

Fak était concierge, un métier qu'il tenait de son père. C'était comme le dernier legs que son père lui avait fait avant de rendre l'âme. Mais il y en avait pour affirmer dans son dos : « Il a fait main basse sur tout l'héritage, y compris la femme à son père. » « Et toutes ces années passées comme novice pour rien... » Il en devint donc quelqu'un d'ingrat qui n'avait aucun respect pour la mémoire de son père. Les amis qu'il avait commencèrent à disparaître les uns après les autres, et même les bonzes ne voulaient plus discuter avec lui des heures durant comme ils le faisaient naguère. C'était comme si Fak était mis au ban de la société villageoise, mais pas tout à fait : on échangeait encore un mot ou deux avec lui quand il était impossible de faire autrement.

Plus le temps passait et plus le monde de Fak se retrouvait isolé, comme s'il était seul dans la commune. Aux yeux des autres, il était un objet de ridicule et de mépris. Il n'entendait que des propos durs ou grossiers, comme si ceux qui s'adressaient à lui le faisaient à contrecœur, et chaque plaisanterie recelait une part de sarcasme.

Le travail était comme un ami pour lui, la seule chose qui le consolait et qui empêchait son esprit de battre la campagne. Il consacrait ses journées entièrement à son travail, mais ses nuits étaient un tourbillon interminable de réflexions, une bataille incessante pour trouver le sommeil.

À mesure que le temps passait, Fak devenait de plus en plus tourmenté par ses soupçons et sa crainte des gens autour de lui. Dans la journée il était épuisé par son travail en permanence ; la nuit il ne dormait pas. Aussi maigrissait-il à vue d'œil. « Sec comme un coup de trique », « maigre comme un hareng saur », disaient les villageois. ...